

Dou Bernois à Paris

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 6

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179843>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 6 février 1868.

Messieurs les rédacteurs,

Permettez-moi de vous faire part des réflexions qui m'ont été suggérées par la lecture d'un journal scientifique, dont les étranges révélations m'effraient et me prouvent une fois de plus que tout ne va pas pour le mieux sur notre pauvre terre.

En effet, de quelque côté qu'on jette les yeux, on ne s'y reconnaît plus; tout y est renversé dans l'ordre habituel des choses; les saisons n'ont plus rien de régulier, les climats sont déplacés et la météorologie est déconcertée dans ses plus savantes observations. Ne vous souvient-il point que l'année dernière la neige recouvrait de son épais manteau les plaines de l'Italie, alors que le soleil nous favorisait de ses beaux jours et nous inondait de ses rayons?

Nous voyons, en outre, les peuples se jalouser sans cesse et travailler à s'entre-détruire; la diplomatie devenir une école où la ruse, la mauvaise foi, les fausses promesses tendent leurs pièges et luttent de hardiesse et d'habileté. Ailleurs, c'est le rationalisme, apanage des esprits forts, qui s'attaque à nos meilleures, à nos plus chères convictions; ailleurs encore, c'est le St-Père, qui, en dispensateur de la paix, s'arme d'un Chassepot et prêche à coup de fusil la charité et l'amour des hommes.

Mais tout ceci n'est rien auprès de ce que nous venons de lire dans le journal dont nous avons parlé, et d'après lequel on peut constater que ce qui appartenait exclusivement à la bête passe maintenant à l'homme et réciproquement.

Ce journal nous apprend, en effet, que l'homme peut être atteint de *surlangue* et que la *coqueluche* n'épargne point les chiens!...

Voilà des rôles singulièrement intervertis et de terribles enseignements.

Mais citons plutôt le *Bulletin de la Société médicale de la Suisse romande* :

« J'ai vu, dit le Dr D., à Cossonay, deux cas de » surlangue chez l'homme. Le premier n'a duré que » quelques jours, une semaine, je crois. Il y avait » un peu de fièvre, beaucoup de chaleur à la bou- » che, et dans celle-ci plusieurs bulles qui ont » laissé des places excoriées. Ces bulles siégeaient » sur la langue et au palais. Aux mains se voyaient » des vésicules plus petites autour de l'ongle, etc., » etc. Le tout s'est guéri facilement avec quelques » gargarismes à l'alun et des manuluves au son. »

L'homme au régime du son!... cela fait dresser les cheveux sur la tête!...

M. le Dr D. continue :

« J'ai vu le second cas en février 1866. M. C., » cultivateur, soignait une vache atteinte de la forme » de la plus grave de la surlangue, de cette forme » qui dure des mois et fait tomber les sabots de » l'animal; il appliquait plusieurs fois par jour du » sulfate de cuivre en solution ou en poudre sur » les pieds de la bête malade. C'est alors qu'il fut » atteint d'une éruption bulleuse à la bouche, etc., » etc. »

Ceci nous rappelle deux mauvais vers d'une mauvaise parodie de la fable du *Corbeau et du renard*.

J'ai lu dans mon journal qu'il règne en ce moment
Une maladie de bête qui ne tue pas mal de gens.

Quelques pages plus loin, on lit dans le *Bulletin médical* des détails très curieux, mais trop longs à reproduire, sur la transmission de la coqueluche d'une petite fille à un chien.

Devant de pareils faits constatés par des hommes compétents, on reste muet, et l'on se sent pris d'une profonde humilité. Quoi! l'homme, ce roi de la création, cet être qui a le privilège de n'avoir que deux organes de locomotion, cet être superbe, orgueilleux, susceptible de devenir philosophe, savant, orateur, artiste, empereur même... cet être atteint de la surlangue!...

Oh! malgré la théorie de M. Vogt, nous ne l'aurions jamais cru.

Et, par un étrange contraste, nous voyons l'animal se relever et s'ennoblir en se parant des malheurs de l'humanité, en s'appropriant la coqueluche.

C'est à ce point qu'on verra bientôt *Griffon*, *Turc* ou *Barbet* soignés d'après le Codex de la médecine humaine, prendre les antispasmodiques, les pastilles de gomme, la pâte de guimauve et s'envelopper d'un cache-nez.

Véritablement, si nous n'avions pas la conscience de notre dignité, de notre supériorité dans la création, tout cela serait par trop décourageant.

Veuillez agréer, Messieurs, etc., etc.

ADRIEN.

Dou Bernois à Paris.

Dein lo teimps iô Napoléon, lô villio, pas céque d'ora, démaoravé à la Tiolaire dé Paris, ein traî, que craïo, sa fenna attiutsa d'on petit boébo que

ne fut pas petout âo mondo, qu'on lo nomma râi dâi z'Étaliens. Ti lé gouvernéments de l'Urope einvoïront kaukon à Paris po vairè coumeint étâi cllia fenna et s'n'einfant et po derè à l'empereu que l'iront bin b'n'ése que cé sâi on valottet et na pas onna demi-batz. Cllâo dé Berne einvoïront dou z'allemands que dévesâvont mô françet et qu'arrevïront à Paris pè la pousta. Ye trovïront on cormoran que tallematsivè on pou et que l'âo z'indiqua iô restâvè l'empereu. Quand furont vai lé Tiolâirès, ye vïront dévânt la cor dou grenadiers que montâvont la garda et qu'avïont dâi gros bounets la même tsouza qué cé à Dubu dé Cossené, et demandïront à ion dé leu pé iô on passâvè po allâ tsi Napoléon. Lo sordâ lâo fe : « passâ voutron tsemin, » et dese à son camarâdo : Ce bâhi que vollïont cllâo dou lulus, ne su pas fotu dé compreindrè on mot dé cein que dïont. L'autro reponde : Compto que demandont après lé Tuïleries, coumeint dit lo capitaino ! — iâ, iâ, desïront lé Bernois et lé sordats lé fïront entrâ pé onna granta deléze de fai. Ein traverseïnt la cor, nouré coo étions tot ébâhis et desont eintrè leu : Das ist mi Gott seel ein schönes Haus, tertefilé ! (cein vâo derè : t'écrasâi te pas la balla mâison).

Quand l'euront travessâ la cor, montïront on part d'égras et se trovïront dein n'a granta allâie, iô reincontrïront on officier et l'âi desïront : Ponjour, Moussié, c'est nous être lés dépoutés de la grande ville et république de Perne ; c'est nous être venus à Baris pour complémenter Moussié le Bonaparte pour la naissânce de son pétite l'enfant. Nous l'avons chamais tété à Paris, non sacretié ! Dites-donc, bourré-t-on voir Moussié le Bonaparte.

L'officier, qu'étâi Napoléon li mêmè, lâo dese qu'é oï et que l'étâi li. Aloo cllâo dou compagnons coumeïncïront à traïré lâo tsapé et à féré dâi révéreïnçès qu'on arâi djurâ que l'avïons prâi onna leçon dé politesse et demandïront à vairè lo bouébo. Napoléon lé fe eintrâ dein on pâïlo tot mâobliâ ein noï et rein ein sapin, et quïe étâi lo poupon dein on rudo bio bri. Yon dâi Bernois s'approutsé et dit : Ha ! ponjour, c'est toi l'être gentil ! — Attends, c'est nous voir*si toi l'être pon soldatte, si toi l'être crâne comme ton père ; et ein allondzeïnt lo dâi, ye fe : pou ! pou !... Lo bouébo ne budze pas et l'allemand l'âi dit : C'est toi n'avoir pas peur, c'est toi l'être un pon soldatte, oui, sacretié ; tiens, foilà un demi batze tout neuf de Perne. L'autro fe la mêmè manâie ein deseïnt du bist ein gut Tüfel (t'es on bon diabllo) ; toi l'avoir pas peur, tiens, foilà un petit vequelé.

Et après cein, desïront à Napoléon : Foilà, ponjour, Moussié, c'est nous l'être choyeux et contente, ponjour ! c'est nous aller poïre un pouteille et brende le boste pour rétourner à notre la ville de Perne.

Et l'âi retornïront.

La dernière manifestation de l'Exposition universelle a été la distribution des récompenses aux exposants des classes de l'agriculture et de l'horticulture, distribution qui n'a eu lieu que tout récem-

ment, le jury ayant dû prolonger ses opérations pour ces classes pendant toute la durée de l'exposition.

Un journal français, l'*Avenir national*, a fait remarquer à cette occasion que, de même que dans les grandes chasses, ce sont les souverains qui sont les plus adroits tireurs, ce sont eux aussi qui, à l'exposition, ont remporté les premiers prix. C'est ainsi que dans les grands prix de l'agriculture, nous trouvons en première ligne : l'empereur d'Autriche, l'empereur de Russie et l'empereur des Français. Dans la même classe, l'empereur de Russie, le sultan, le vice-roi d'Egypte et le bey de Tunis ont obtenu des médailles d'or.

S. M. l'impératrice des Français, le sultan, le vice-roi d'Egypte, S. A. Mustapha-Pacha et le roi de Siam ont obtenu des médailles d'honneur dans la classe : Expériences de sauvetage et de navigation de plaisance. Enfin S. M. le sultan a obtenu une mention pour le *travail manuel*. A ce titre-là, le mérite appartient, non pas à celui qui a construit un gracieux bateau à vapeur, mais à celui qui a assez d'argent pour l'acheter ; non pas à celui qui conduit avec intelligence et savoir la culture d'un domaine, mais à celui dont la cave et le grenier sont assez grands et la bourse assez garnie pour en acheter les produits.

Produire n'est rien, posséder c'est tout ! Telle est la morale officielle de l'Exposition universelle de 1867.

Un ange de la terre¹.

Enfants, connaissez vous un ange de la terre
Aussi pur, aussi beau que les anges des cieux ?
Il embaume ici-bas le sentier solitaire,
Il rend doux et sereins tous les fronts soucieux.

Autour de son beau front palpite la lumière,
Il est venu vers nous pour faire croire en Dieu ;
Il vit dans les palais comme dans la chaumière,
Et son regard d'azur resplendit en tout lieu.

Le chant doux et berceur de sa voix cristalline
Fait pleuvoir le sommeil sur le front de l'enfant,
Et des rêves remplis des bruits de la colline
Planent sur les berceaux que son aile défend.

Dieu l'a placé tout près de nos jeunes années
Pour soutenir nos pas et remplir notre cœur ;
Son doigt fait reflleurir les croyances fanées
Et ses lèvres jamais n'ont de rire moqueur.

Quand sur nos jeunes fronts s'étend la maladie,
Il reste nuit et jour la main dans nos deux mains.
Notre âme, à son appel, se relève agrandie,
Si notre voix s'est jointe aux murmures humains.

On le trouve partout où l'on verse des larmes,
Son amour est le seul qui ne s'éteigne pas ;
Il a des mots d'espoir pour toutes les alarmes,
Et sa main quelquefois arrête le trépas.

Eclos dans un souris de la Vierge mystique,
Un soir, il est tombé du séjour éternel ;
Cet ange de la terre est doux comme un cantique,
Et son nom, mes enfants, c'est l'amour maternel.

¹ Cette délicieuse poésie, que vient de publier le *Figaro suisse*, auquel nous l'empruntons, est due à la plume d'un homme de talent, né à Fribourg, et mort à Berlin, en mars dernier, dans la plus profonde misère. Il avait fait concevoir de grandes espérances, qui ne se sont malheureusement pas réalisées. C'était un vrai poète, qui avait su percer à Paris par la publication de deux volumes : « *En causant avec la lune*, et *Voyage au pays du cœur*. » Il se nommait ETIENNE EGGIS.